

## 2 FRAGMENTS D'ÉCRITS DE JEUNESSE

(J'ai retrouvé dans mes papiers quelques-uns de mes écrits de jeunesse (écrits avant de publier), sur des feuilles libres dont beaucoup manquent – et manque aussi tout un corpus de brèves nouvelles, dont *L'Appel* . Je ne peux reconstituer les histoires entières, mais voici deux fragments, venus de deux histoires différentes. Le premier est manifestement chrétien, le deuxième décrit un paradis étrangement proche du paradis islamique, dont je ne crois pas avoir eu connaissance en ce temps-là).

\*

### Page 29 d'un manuscrit (dont la plupart des pages manquent)

Je suis entrée dans l'église, grande et profonde : navire. Je voulais réfléchir. Ce n'est pas si simple de tester les hommes. Je n'avais toujours pas de méthode, ni de plan. Pire : je ne savais même plus ce que (celui que) je recherchais.

L'église brillait de tous ses vitraux, comme le jour de mon mariage, quand l'orgue avait entamé l'air nuptial, bientôt suivie de l'Ave Maria doux et entonné par le chanteur à la voix de haute-contre, niché dans les hauteurs du monument auprès des gros tubes verticaux de l'instrument. Chaque cierge se consumait selon sa personnalité : l'un droit et raide tel une mitre, l'autre se gouttant abondamment sur lui-même et s'entassant paresseusement à son propre pied... Un autre s'était éteint après s'être répandu en un élégant mouvement circulaire, laissant un bel arc de cire sculpté d'arabesques, à la présence énigmatique.

Dans une nef latérale, une dame agenouillée priait. J'ai cherché des yeux une image du Christ. Devant l'autel trônait une statue de Vierge à l'enfant, mais sur les murs, une série de grands tableaux sombres représentait les différentes scènes de la Passion, où Jésus apparaissait dans toute sa souffrance et dans toute sa beauté. Dieu, quelles chevilles ! Comme j'aurais aimé lui laver les pieds ! Tandis que je contemplais ces vieilles images, une onde électrique propagée par la pointe de mes cheveux balayait ma peau jusqu'au milieu de mon dos, laissé nu par ma robe de coton. Des frissons longs se succédaient le long de mes vertèbres ; j'avais envie de pleurer, à cause de la joie étrange qui me réchauffait peu à peu tout le corps.

Je suis tombée à genoux sur la dalle froide. C'était fini.

---

---

### Pages 10 à 15 d'un autre manuscrit

[ page 9 manquante ] un espace circulaire, haut, blanc et lumineux. Dans le mur concave, dix portes numérotées de 200 à 209 flanquent neuf couloirs rayonnant autour de l'axe central. Aussitôt ressorti, Hector ébloui distingue à peine l'escalier qui, plongé dans la semi-pénombre, s'élève maintenant en colimaçon, raide et étroit. Sans s'arrêter, il court entre les marches aiguës jusqu'au quatrième.

Le plancher craque et l'ombre géante d'Hector tremble du mur au plafond. La flamme de la bougie vacille, bien sûr, et avec elle sa chaude lumière répandue. C'est tout ce qu'il y avait à l'entrée, une table et une bougie.

Hector est obligé d'avancer précautionneusement parce qu'il y a des marches qui montent ou qui descendent tous les trois pas, avec des portes au bout et dans les coins et les recoins, et des numéros dessus écrits à la craie sans qu'on puisse y déceler aucun ordre, pas plus que dans cette drôle d'architecture qu'il découvre à tâtons. L'espace obscur est plein de grincements,

grignotements, galopades. Bestioles. Les peintures s'écaillent, les boiseries ont des échardes. En s'approchant des portes, Hector perçoit l'écho d'une agitation, des voix, des souffles lointains.

On a souvent du mal à distinguer les cris et les halètements de la douleur de ceux du plaisir. Surtout quand on a dix-sept ans et pas encore toutes ses dents. Peu à peu tous ces soupirs exhalés par les murs enflent et viennent s'écraser contre Hector, lui enserrant la poitrine, lui creusent le ventre, et les boyaux noirs du dédale le propulsent d'une porte à l'autre, le jettent à l'aveugle contre les bruits obscènes de la vie, et il poursuit sa lutte contre les chiffres presque effacés, il avance et il ne sait même pas pourquoi, le pauvre Hector, seulement il faut bien qu'il y aille maintenant qu'il est là. À la maison il faisait bon et clair.

\*

En enfonçant la clé dans la serrure, Hector transpire. Elle tourne. Deux fois. La porte est légère et s'ouvre comme dans un coup de vent.

Devant lui s'étend une allée de galets blancs, enveloppée dans une douce coulée de jour et couverte d'une épaisse tonnelle de vigne vierge.

Il avance sous la voûte rouge, sent le sol caillouteux épouser un peu brutalement la plante de ses pieds. De leurs feuilles flamboyantes quelques tiges plongeantes l'effleurent. L'air est si parfaitement tiède qu'on s'en évanouirait de bien-être.

Le bout de l'allée est voilé d'une nappe de blancheur bleutée, muraille opaque, impalpable, qu'il doit crever de son corps.

Des cascades de rires l'accueillent. Des filles. *[à partir de là, le texte, décrivant l'arrivée du personnage dans un jardin plein de jeunes filles qui l'accueillent, comprend beaucoup de ratures, j'étais manifestement en train de le retravailler mais je n'ai pas la version définitive, j'en recopie donc quelques éléments lisibles]*

(...) L'une d'elles s'avance vers lui doucement, gentiment, comme on approcherait un animal effarouché. Lui prend la main ; l'amène auprès de la fontaine. Les autres font cercle et silence. Elles penchent leurs visages attentifs vers Hector et toute leur beauté lui tombe dessus, incroyable.

« Je suis Lunette », dit celle qui l'a conduit. « Et toi ? » Toutes se mettent à lui lancer des mots aimables, à lui caresser les cheveux, les joues, à lui enlever ses vêtements sans façons, aussi légèrement que s'ils étaient de plumes.

(...) Hector est pris dans une ronde où tous les corps se touchent, où les peaux s'effleurent, se frottent, elles dansent et poussent des petits cris, se cognent à lui, le sang gicle à grands coups dans ses membres, rien n'est vrai, il fait si chaud. Avant d'avoir pu rien comprendre (...) voilà comment s'endort le vaillant Hector, tout nu au milieu de cinquante filles comme on n'en fait plus.

\*

C'est difficile à expliquer, mais ici, à la place du ciel, il n'y a rien. Pas de bleu, ni de soleil, ni d'étoiles ni de lune. Ni de plafond pourtant. Comment vous dire ?

(...) Le jardin présentait un mélange d'ordre et de sauvagerie. Autour de la fontaine s'étendait une pelouse veloutée, à laquelle quelques vieux bancs de pierre, gagnés par la mousse, donnaient une note d'infinie nostalgie. La première violence de ses émois passée, Hector ne put se promener ou s'allonger là sans avoir l'impression d'un bonheur déjà enfui, toujours en train de s'écouler et de se perdre.

Cette trouée d'herbe grasse était bordée de buissons de chèvrefeuille, roses grimpantes, arums, lilas, rhododendrons, de massifs mélangés de camélias, violettes, fraisiers, narcisses, muguets, pivoines, pensées, d'où il montait des odeurs entêtantes. On entrait au-delà dans le royaume des oiseaux, le verger riche d'une innombrable variété de fruits où s'égaillaient merles siffleurs, rossignols et canaris chanteurs, cailles carcaillantes, coucous, bouvreuils, huppés,

roitelets, paradisiens et oiseaux-mouches. Parfois quelques galets ébauchaient une allée égarée entre les arbres, quelques pierres entassées amorçaient des jardins suspendus ou des pans de mur évoquant quelque ruine antique.

Lunette affirmait qu'il était ici impossible de se perdre.

(...)

© Alina Reyes